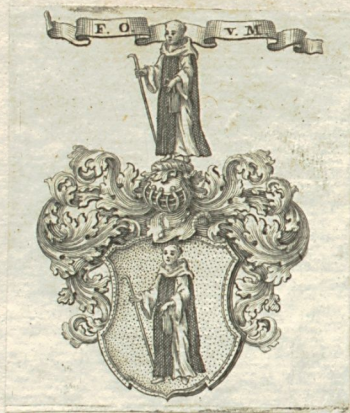


Jung. ob
in



2900.

Leltzkau



LES
TUTEURS,
COMÉDIE EN DEUX ACTES
ET EN VERS.

Représentée pour la première fois par les Comédiens
Français ordinaires du Roi le 5 Août 1754.
Et remise au Théâtre le 25 Novembre de la
même année.

Par M. PALISSOT DE MONTENOY,
de la Société Royale & Littéraire de
Lorraine.

Le Prix est de 30 sols.



A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue
S. Jacques, au-dessous de la Fontaine
S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LV.

Avec Approbation & Privilège du Roi

LES
TUTEURS
COMEDIE EN DEUX ACTES
ET EN VERS.

Représentée pour la première fois par les Comédiens
Français ordinaires du Roi le 7 Août 1774.
Représentée au Théâtre le 27 Mars 1775.

Par M. PARISSOT DE MONTENOY,
de la Société Royale & Académie de
Lorraine.

Le Parisien



A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue
St. Jacques, au-dessus de la Fontaine
St. E. Benoît, au Temple du Godeau.

M. DCC. LXXV.

La vente de ce livre se fait
chez le Citoyen PARISSOT DE MONTENOY,
de la Société Royale & Académie de
Lorraine.





A MADAME
LA COMTESSE
DE LA MARCK:



MADAME,

IL m'est permis sans doute d'avoir
quelque prédilection pour un ouvrage qui
devient une époque brillante pour moi,
par l'honneur que vous m'avez fait d'en
accepter l'hommage. Ce n'est pas que l'in-
dulgence du Public, ni votre bonté même,

A ij

me le fassent regarder d'un autre œil que je ne l'ai toujours vû. C'est une très-faible esquisse d'un genre presque abandonné, autrefois perfectionné par nos plus grands Maîtres, qui nous a donné des plaisirs utiles, que j'ai entendu regretter par tous les gens de goût, mais qui avait souffert depuis long-tems une espèce de prescription sur notre théâtre.

Un jargon, j'ose le dire, puéril, ne supposant ni étude, ni connaissance du monde; une froide Métaphysique entée sur des événemens sans vraisemblance; une morale vuide d'action, avaient pris la place de ce genre que *Moliere* porta parmi nous à son plus haut degré. *Regnard* s'était fait une réputation des débris échappés à ce grand homme. Il restait encore plusieurs rangs à disputer dans la même carrière; vous connaissez, MADAME, les noms justement célèbres qui les ont remplis.

La supériorité des modèles amena sans doute le découragement. Cette force comique, si abondante, si variée, & toujours si naturelle dans ces génies véritablement

grands , ne se produisit plus guères sur nos Théâtres que par étincelles. On imagina de nouveaux genres. La joie naïve de la nature fut remplacée par je ne fais quel fourire de l'esprit , nécessairement froid & sérieux , parce qu'il est forcé , & que tout ce qui n'est que fin , touche de près au puéril. La nouveauté toujours avidement reçue en France , fit adopter pour un tems les auteurs de cette révolution. L'immortel *Moliere* , ce peintre sublime parce qu'il est toujours vrai , fut accusé de manquer de délicatesse. Son Comique parut trop chargé. Des yeux accoutumés aux faibles nuances d'une Métaphysique qui divise & subdivise des idées à l'infini , ne purent soutenir les couleurs plus fortes de la nature ; & le génie fut jugé par le bel esprit.

Il ne fut pas difficile alors de faire passer un genre plus sérieux encore. On put sans conséquence introduire les pleurs sur un théâtre où l'on commençait à ne plus connaître les ris. On en vint au point de croire hasarder beaucoup en donnant une Comédie purement comique : voilà peut être ce que la postérité trouvera sans vraisemblance.

Je suis cependant bien éloigné, MADAME, de prétendre donner ici l'exclusion à aucun genre. On a dit il y a long-tems que l'*Ennuyeux* seul méritait d'être rejeté. On peut s'attendrir avec *Melanide*, avec *Cénie**, & regretter les *Ménechmes* & le *Légataire*. Je ne fais combattre ni mon plaisir, ni celui des autres, & je n'oublie pas que je n'ai dans la République des Lettres, que le droit du dernier Citoyen dans un Etat libre. Je n'ignore pas d'ailleurs que quelques-unes de nos pertes ont été réparées. Le génie lui-même a quelquefois ouvert des routes nouvelles. Nous avons vû à nos spectacles plusieurs ouvrages émanés d'une imagination délicate & gracieuse**, qui tiennent au jugement des Artistes, le même rang parmi nos riches productions, que les tableaux de l'*Albane* & du *Guide*, parmi les chefs-d'œuvre de la peinture. Je ne veux point, à l'exemple de certains déclama-

* Les deux seules Pièces dignes de faire adopter le genre. La dernière, sur-tout, bien supérieure à l'autre par le contraste, par la vérité des caractères, & par l'expression naïve du sentiment, &c.

** L'*Oracle*, les *Graces*, le *Silphe*, &c.

teurs, exagerer notre indigence. Quiconque méconnaîtra les différentes beautés du *Glorieux*, des *Dehors trompeurs*, de la *Métromanie*, de la *Surprise de l'Amour*, du *Méchant*, de l'*Oracle*, & de tant d'autres Pièces dont leurs Auteurs ont enrichi nos Théâtres, n'est pas digne d'admirer *Molière*: mais avec tous ces avantages, il faut avoir le courage de convenir que le genre paraît menacé d'une décadence prochaine.

On pourrait peut-être remonter facilement à la source de cette décadence. Permettez-moi, MADAME, de vous soumettre là-dessus quelques réflexions. Je n'en ferai aucunes de solides où votre esprit ne m'ait devancé; je les dois toutes à ces conversations où j'ai pris quelquefois la liberté de consulter votre goût, & qui m'éclairaient sur mon art, à mesure que votre ame consentait à s'y développer.

Je ne suis point ici l'usage ordinaire des Dédicaces: votre éloge est fait; je vous ai nommée, & votre modestie m'interdirait toute autre espèce de louange. Malheur à ceux que le Public ne connaît que par de vains éloges, à qui l'on dédie des Livres,

& que l'on n'estime point assez pour raisonner avec eux. Mais si mon cœur vous fait le sacrifice de sa reconnaissance ; si je me rais sur l'éclat de votre Maison , sur la juste confiance , sur les dignités dont elle jouit auprès du trône ; si je me refuse enfin la satisfaction de louer cette humanité, cette bienfaisance adorable annoncée dans vos yeux , & prouvée par toutes vos actions ; souffrez du moins , M A D A M E , que je profite de vos lumières ; que mon esprit s'exerce , pour ainsi dire , en présence du votre ; & que je préfère des instructions que vous pourrez me donner à des éloges que certainement vous n'accepteriez pas.

Je le disais à l'instant ; la supériorité même des modèles a pû produire le découragement : *tout est dit* , écrivait *La Bruyère* ; *on vient trop tard depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes qui pensent. Sur ce qui concerne les mœurs , le plus beau & le meilleur est enlevé : on ne fait que glaner après les anciens & les habiles d'entre les modernes.* On s'était plaint de cet épuisement deux mille ans avant *La Bruyère* ; & si lui-même eût regardé cette réflexion comme un pré-

texte de découragement, nous aurions été privés de son excellent Livre. Il est sûr que l'heureuse fécondité de *Moliere* semble avoir tari toutes les sources du Comique : la difficulté même de peindre comme lui, d'épier la nature, & de la rendre avec cette vérité qui lui est propre, a dû faire paraître sa carrière encore plus épineuse à des successeurs qui n'avaient ni ses yeux, ni son génie. La facilité au contraire de réussir, du moins pour un tems, avec le seul esprit, chez l'une des Nations la plus spirituelle de l'Univers ; la manie des réputations précoces, plus commune encore en France qu'ailleurs ; cette manie si dangereuse à quiconque se dévoue au Comique, parce que ce n'est pas à tout âge qu'on peut se flatter de connaître les hommes, & de les voir avec de bons yeux ; le succès de quelques Pièces écrites dans un mauvais goût, mais soutenues par la nouveauté, par cette inconstance de l'esprit humain qui lui fait insensiblement préférer le médiocre au plus parfait : voilà, je crois, MADAME, les premières causes de cette difette où nous sommes de bonnes Comédies ; ce sont

A v

du moins celles qui se présentent d'abord à l'imagination. Je pourrais ajouter le peu de guides que nous avons dans cette carrière difficile. Les Poétiques fourmillent de préceptes pour faire pleurer, la nature seule pouvait en donner pour faire rire. *Moliere* ne nous a pas laissé, à l'exemple de *Corneille*, des réflexions sur son Art. Les règles peuvent être inutiles aux grands Hommes; mais on peut s'élever par elles au-dessus de la médiocrité. Le travail & l'étude rapprochent les intervalles qui se trouvent entre les esprits plus ou moins supérieurs.

Je ne m'arrêterai pas, MADAME, sur ces causes de décadence, trop généralement apperçues pour être discutées; mais n'en trouverait-on pas une nouvelle dans le choix même des personnages que nos modernes ont introduits sur la scène. Je me trompe fort, MADAME, ou ce sont sur-tout les mœurs bourgeoises que l'on doit peindre au Théâtre. Les meilleurs Comiques de l'antiquité, *Plaute* & *Térence*, n'ont joué que la vie commune dans leurs Comédies, & se sont bien gardés de

mettre sur la scène des personnages trop relevés. *Moliere* ne s'est guères écarté de cette Règle. *Arnolphe*, *Chrisale*, *Sganarelle*, *Orgon*, *Géronte*, *Madame Pernelle*, &c. ne sont que des Bourgeois. Je répondrai dans l'instant à l'avantage que l'on pourrait tirer du *Misanthrope*, & de quelques Marquis ridicules, (les Petits-Mâîtres d'alors) qu'il a de tems en tems introduits dans ses pièces.

La Comédie est une guerre déclarée au vice par le ridicule. Il faut que ce ridicule soit mis dans tout son jour, que la vérité de l'imitation soit à la portée de tout le monde; & je ne crois pas que l'on puisse saisir chez les Grands cette espèce de ridicule nécessaire à la bonne Comédie. Il est bien vrai que la nature est la même parmi le Peuple & parmi les Grands; mais ici elle est corrigée par l'éducation, masquée par l'art. Les vices y sont cachés sous des dehors plus polis; les ridicules y prennent même une certaine empreinte de grandeur: les nuances plus délicates & plus fines sont dès-lors moins faites pour être apperçues, & doivent nécessairement

A vj

échapper au gros des spectateurs. C'est à ce peuple cependant qu'il est important de plaire ; & comment jugera-t-il des mœurs qu'il ne connaît pas ? Chez les Bourgeois , au contraire , les vices ont précisément la *charge théâtrale*. Ils paraissent , si je l'ose dire , plus naïvement. On reconnaît la même nature , mais elle s'y présente avec moins d'art ; les ridicules y sont presque en *parodie* ; ils ont ce *gauche* qui les rend véritablement comiques.

Dans cette Pièce où *Molière* a joué non pas les femmes qui joignent comme vous , MADAME , les graces de leur sexe à tous les agrémens d'un esprit cultivé ; mais de ridicules savantes occupées de mots & non de choses , & condamnées par la médiocrité de leur état à des soins domestiques ; je ne fais si l'esprit de bourgeoisie exprimé dans cette tirade de *Chrysale* , n'inspire pas une certaine gaîté plus naïve , que s'il en eût fait un personnage plus distingué. J'abrège le morceau , qui cependant mériterait bien d'être rapporté tout entier :

... C'est à vous que je parle , ma sœur.

Le moindre solécisme en parlant vous irrite :

Mais vous en faites, vous, d'étranges en conduite.

Vos Livres éternels ne me contentent pas ;
Et, hors un gros *Plutarque* à mettre mes rabats,
Vous devriez brûler tout ce meuble inutile,
Et laisser la science aux Docteurs de la Ville.

... On fait tout chez moi, hors ce qu'il faut
favorir.

On y fait, comme vont *Lune*, *Etoile polaire*,
Vénus, *Saturne* & *Mars*, dont je n'ai point
affaire :

Et dans ce vain favorir qu'on va chercher si loin,
On ne fait comme va mon pôt dont j'ai besoin.

Raisonner est l'emploi de toute ma maison,
Et le raisonnement en bannit la raison.

Je pense de même des reproches que
fait *Sganarelle*, dans l'*Ecole des maris*, à son
frere *Ariste*, sur l'éducation qu'il donne à
sa Pupille.

... Il me semble, & je le dis tout haut,
Que sur un tel sujet c'est parler comme il faut.
Vous souffrez que la votre aille leste & pin-
pante ;

Je le veux bien : qu'elle ait & laquais & suivante ,

J'y consens. Qu'elle coure , aime l'oïfiveté ,
Et soit des Damoiseaux flairée en liberté ,
J'en suis fort satisfait. Mais j'entends que la mienne

Vive à ma fantaisie , & non pas à la sienne ;
Que d'une serge honnête elle ait son vêtement ,
Et ne porte le noir qu'aux bons jours seulement ;

Qu'enfermée au logis en personne bien sage ,
Elle s'applique toute aux choses du ménage ,
A recoudre mon linge aux heures de loisir ,
Ou bien à tricoter quelque bas par plaisir.

De pareils exemples, (& j'en pourrais trouver cent dans *Molière*) me paraissent ,
MADAME, aussi persuasifs que des raisons. Jamais on ne juge mieux d'une vérité que par le sentiment.

Je sçais que Boileau a dit :

Etudiez la Cour , & connaissez la Ville ,
L'une & l'autre est toujours en modèles fertile.

Et je sens en même-temps combien ce précepte est judicieux. Comment se flatter en

effet de connaître les hommes, si l'on n'a pas étudié les ridicules dans tous les états comme dans tous les âges? Comment peindre des mœurs dont on n'aurait nulle idée? Où puiser ailleurs que dans le commerce du monde ce goût si délicat & si sûr, cette politesse d'expression; enfin cette urbanité d'usages qui prête de nouveaux agrémens à l'esprit, & qui met les talens dans un plus beau jour? Je suis bien loin, d'ailleurs d'exclure tout personnage noble de la Comédie. Il est des caractères qui ne peuvent être saisis qu'à la Cour. Il n'appartenait pas au peuple de fournir celui du *Misanthrope*. Le *Glorieux*, qui veut paraître plus qu'il n'est, ne doit pas ressembler à M. *Jourdain*, quoique ce ridicule leur soit commun à tous deux; mais ce sont quelques exceptions à la règle, qui prouvent seulement qu'il est chez les Grands, comme chez le Peuple, des caractères dont les traits sont assez marqués, assez généraux, pour que l'imitation puisse être à la portée de tout le monde, & que la vérité du tableau se fasse aisément sentir. Alors le comique que l'on y pourra jeter

deviendra un mérite de plus pour l'Auteur, précisément à cause de la difficulté vaincue ; ce qui confirme encore mon sentiment.

Le Misanthrope d'ailleurs est, si j'ose le dire, une Pièce d'une classe particulière. Elle parut dans son temps le chef-d'œuvre d'un genre nouveau. Il était bien naturel de l'admirer & de l'adopter ; mais peut-être la supériorité même du genre devait-elle être une raison pour en détourner les imitateurs. Cette Pièce unique échappée au génie de *Moliere*, ne devait pas du moins, chez ses successeurs plus faibles, devenir un motif d'exclusion pour d'autres genres auxquels ce grand homme est revenu lui-même. De ce qu'*Athalie* était un chef-d'œuvre où *Racine*, pour la première fois, avait intéressé sans amour, on aurait tort de conclure *, qu'il avait reconnu que cette passion dérogeait à la majesté du Théâtre ; & que s'il eût continué d'écrire des tragédies, il ne les

* Il parait que M. de V..... l'a pensé. Lisez le Discours qui précède sa Tragédie d'*Oreste*. Il semble bien singulier que ce grand homme ait voulu bannir du Théâtre une passion que lui-même a si parfaitement rendue.

eût point avilies par un sentiment qui lui fournit ailleurs tant de beautés. *Athalie* ne fera jamais oublier ni *Roxane*, ni *Hermione*, ni *Monime*; & le *Misanthrope*, ne peut faire de tort même aux Pièces de *Moliere*, que l'on regarde comme du second genre. C'est affaiblir l'art, que de vouloir en borner l'étendue.

C'est donc, MADAME, à cette affectation d'annoblir le genre, que j'attribuerais sans balancer une partie de ses pertes. Ce prétendu ton de la *bonne compagnie*, si souvent cité par des Auteurs qui ne la connaissent pas, ce ton que l'on a voulu mettre jusques dans des Livres de Géométrie, me parait un des coups le plus mortel que l'on ait pû porter à la Comédie. De-là ces Pièces sans nombre où l'on voit, au lieu d'*Henriettes* & d'*Angéliques*, tant de Marquises & de Comtesses si ridiculement travesties, des Petits-Mâtres si gauches, des scènes si *grivoises*; enfin tant de Drames épisodiques, où pourvû que l'on ait parlé de *Vapeurs*, de *Cabriolets*, ou de pareilles misères, on croit avoir peint les mœurs du temps. De-là tant de

portraits qui ressemblent mal à des originaux que l'on n'a point assez vûs, & qui ne contentent ni les gens du monde qui s'y trouvent défigurés, ni le gros des spectateurs pour qui ces traits sont absolument étrangers.

Quand j'ai désigné tout à l'heure avec quelque mépris ces Pièces épisodiques, aujourd'hui si fréquentes, je n'ai pas voulu réprover un genre que *Moliere* a jugé digne d'occuper le Théâtre. Cette raison là seule aurait dû engager les Auteurs d'un Livre* qui doit être, pour la Postérité, le dépôt des Arts, à ne pas l'omettre dans l'article *Comédie*. Quoique ce soit assurément le dernier genre, parce qu'il est le plus facile, ce n'est pas cependant un léger mérite que de tracer une image fidèle d'une des parties de la vie civile, en copiant le langage & le caractère de nos conversations. *Ce n'est pas une entreprise aisée, comme l'a dit un Auteur célèbre en parlant de la Comédie des Fâcheux, de soutenir l'attention du spectateur, par la variété des caractères, par la vérité des portraits, & par l'élégance conti-*

* Le Dictionnaire de l'Encyclopédie.

nue du stile. J'ai voulu parler seulement des Pièces où l'on ne trouve aucune de ces différentes parties.

Une des suites la plus facheuse, MADAME, de cet abus que je viens d'observer, de cette manie d'annoblir le genre, c'est d'avoir fait donner le nom de *Farce* à de véritables & de bonnes Comédies. Je fais que les Pièces de caractère telles que le *Tartuffe* & l'*Avare*, sont certainement du genre le plus difficile & le plus parfait. Les Pièces d'intrigue, telles que le *Légitime*, doivent tenir le second rang; mais avant la farce, qui n'est qu'une imitation de la nature avilie, je placerais encore ces grotesques * agréables que *Moliere* s'est quelquefois permis, & où l'on trouve toujours cette vérité qui fait le charme de ses ouvrages. Je dirais avec le célèbre *Rouffeau*:

Que *Raphaël* peignit sans déroger,
Plus d'une fois maint grotesque léger.
Ce n'est point là flétrir ses premiers rôles;
C'est de l'esprit embrasser les deux Pôles:
Par deux chemins c'est tendre au même but,
Et s'illustrer par un double attribut.

* *Le Médecin malgré lui*, &c.

Puisque vous m'avez permis, MADAME, de vous soumettre mes idées sur la révolution qui s'est faite dans nos spectacles, j'ajouterai encore quelques réflexions sur les entraves qu'on a données à notre scène, sous prétexte de l'épurer. Cette rigoureuse décence, qui sans doute fait honneur à celle du siècle, mais qu'on a peut-être portée un peu trop loin, nous a fait perdre encore une des plus abondantes sources du vrai comique. La plupart de ces ingénuités si plaisantes d'*Agnès*, dans l'*Ecole des Femmes*, ne passeraient pas aujourd'hui. Cent traits pareils de *Moliere* choqueraient des oreilles devenues délicates. Encore un coup cela fait l'éloge du siècle ; il paraît cependant bien étrange qu'un spectacle *forain* qui n'a guères que la licence pour objet, ne soit pas un des moins courus ; mais ce monde n'est qu'un tissu de contradictions.

La licence des personnalités encore tolérée du temps de *Moliere*, pouvait aussi, renfermée dans de justes bornes, être regardée comme l'une des principales sources du bon comique. A peine y a-t'il une seule Pièce de ce grand homme où l'on ne

trouve des traits qui portent sur des anecdotes connues. On ne parvient guères à faire des portraits aussi ressemblans que les siens, sans avoir eu ses modèles. C'est sans doute pour n'avoir peint que d'après nature, qu'on y trouve tant de force & de vérité. C'est aussi par cette méthode que *La Bruyère* doit passer, après lui, pour l'Écrivain qui a le mieux connu les hommes. Envain l'esprit rassemblera traits sur traits, si l'on n'a pas vécu dans le monde en *spectateur*, on ne peindra que des êtres de raison, des tableaux froids & inanimés: car, suivant la remarque d'un célèbre critique *, *les traits les plus grossiers de la nature, quels qu'ils soient, plaisent davantage que les traits les plus délicats qui sont hors du naturel.* Qu'on ne m'accuse pas cependant, MADAME, d'autoriser une liberté dangereuse. Quoiqu'il y ait eu peu de bonnes Comédies depuis *Molière*, dont on ne pourrait indiquer les originaux, la crainte de l'abus doit faire apporter une attention scrupuleuse à distinguer les personnalités qui peuvent être admises, de celles qui

* Le P. Rapin.

doivent être rejeffées. Cette attention de réprimer la malignité peut tourner même au profit de nos plaisirs. Elle oblige les Auteurs à ne pas copier trop servilement leurs modèles, à déguifer les caractères qu'ils se proposent de peindre; à les rendre plus généraux en rassemblant sur un seul personnage un plus grand nombre de traits. L'impossibilité de les attribuer tous à une même personne divise alors les applications: un caractère ainsi chargé devient nécessairement plus abondant, plus comique & plus théâtral.

Je dois compter aussi, MADAME, parmi les causes de nos pertes, l'abandon presque général, dans nos Comédies modernes, de la partie du Dialogue. Ce tissu de perpétuelles épigrammes, dont pétillent la plûpart de nos Pièces, n'est pas moins déplacé dans une Comédie qui doit imiter, sur tout, le ton naturel des conversations, que cette foule de maximes & d'antithèses dont on écrase aujourd'hui nos tragédies, & qui ont presque anéanti chez nous l'art de la déclamation. Combien nos entretiens ne seraient-ils pas ridicules, insou-

tenables, si l'on y admettait ce choc bizarre de l'esprit, & ce refrain de chûtes épigrammatiques si fort en vogue à présent sur nos théâtres ? On ne peut trop le répéter, le Dialogue est le seul, le vrai coloris de la Comédie. C'est à ce mérite qu'il faut attribuer une partie du naturel & des graces de *Molière*; & c'est par-là que *Térence* peut le balancer.

Peut-être trouverait-on une dernière cause de décadence dans ce spectacle étranger*, introduit parmi nous, comme si le plus riche théâtre de l'Europe, celui de la Nation, ne suffisait pas à nos plaisirs. Un grand nombre de représentations presque assuré à ce spectacle, par les embélifsemens accessoires & frivoles dont les Acteurs ont soin d'étayer leurs Pièces nouvelles, est un appas pour de jeunes Auteurs qui confondent l'apparence d'un succès avec le succès même. L'indulgence du Public pour ce théâtre, où depuis longtemps il est en possession de ne trouver que des décorations, des Ballets & du zèle, féduit quelques gens de Lettres qui pour-

* Le Théâtre Italien.

raient, en se donnant plus de peine, employer beaucoup mieux leurs talens. D'autres qui ne mériteraient pas même d'occuper le Peuple sur un théâtre élevé dans une place publique, profitent de cette indulgence, & comme en tout genre les esprits médiocres font le grand nombre, Paris est inondé tous les ans d'une foule de leurs Pièces, qui ont été cependant représentées dix ou douze fois. On ne regrette d'entre ces gens de Lettres que ceux à qui l'on reconnoît le germe du véritable esprit. On est indigné contre les autres, mais on est bien loin de leur disputer une réputation idéale qui les contente : ce n'est pas qu'à ce spectacle étranger nos meilleurs Auteurs * n'ayent quelquefois hafardé de très-bonnes Pièces ; mais on déplore & la facilité qu'ils ont eue de les exposer, & la manière dont ces bons ouvrages sont joués. Ce ne sont pas même ces Comédies que l'on y représente ; ce sont quelques Vaudevilles, quelques Parodies que souvent on y joue six mois de suite. Le

* M. M. de Boiffy, de Saintfoix, de Marivaux, &c.

Misanthrope

Misanthrope & le *Tartuffe* ne se font jamais soutenus si long-temps sur nos théâtres.

On pourra me reprocher, MADAME, d'avoir mis à la tête du faible essai que j'ai l'honneur de vous présenter, des réflexions sur un Art où je suis encore si étranger; mais du moins l'ai-je étudié autant que je l'ai pû; & si quelques-unes de mes remarques sont justes, pourquoi me condamnerait-on de les avoir écrites? Tout le monde a des yeux pour voir les abus; la gloire de les détruire est réservée à des mains plus habiles. J'ai cru pouvoir essayer d'en faire naître l'idée. Quelques années auparavant, un homme* de beaucoup d'esprit l'avait hasardé avec un succès qui devait l'encourager à continuer. Ma tentative a paru donner quelque espérance que le Public reverrait, avec plaisir un genre que votre bon goût vous a fait regretter plus d'une fois. Mais qu'il y a loin d'une bonne Comédie à une petite Pièce presque sans nœud & sans intrigue, dont le dénouement est prévu dès les premières scènes,

* M. Bret par une Comédie intitulée, *la Double extravagance.*

où j'ai peint d'après une Comédie Anglaise fort irrégulière, (comme le sont toutes les Pièces d'une Nation d'ailleurs si riche) des caractères presque étrangers à nos mœurs ; enfin, qui n'a tout au plus pour elle, qu'un style assez pur, un dialogue assez naturel, & une expression où il entre peut-être du vrai comique ! C'est cependant, à ce faible mérite que je suis redevable de l'honneur de votre suffrage. Les plus légères dispositions trouvent en vous une bonté toujours prête à les encourager. C'est ainsi qu'agissent les grandes ames ; c'est par elles que s'entretient l'émulation. Que ne puis-je me flatter de justifier un jour vos bontés par de vrais talens ! Je n'ai jamais senti plus vivement le chagrin de ma médiocrité, qu'en me rappelant l'obligation où je suis de vous prouver ma reconnaissance.

Je suis avec un profond respect,

M A D A M E,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur.

PALISSOT DE MONTENOY.

LES
TUTEURS,
COMÉDIE.

Bij



A C T E U R S.

ORGON,	} Tuteurs de Julie.	} <i>M. de la Tho-</i> <i>rilliére.</i> <i>M. Dange-</i> <i>ville.</i> <i>M. Armand.</i>
BAVARDIN,		
GERONTE,		
JULIE,		<i>Mlle. Hus.</i>
DAMIS,		<i>M. de Bellecour.</i>
MARTON,		<i>Mlle. Dangeville.</i>
CRISPIN,		<i>M. Préville.</i>

La Scène est à Paris.



LES
TUTEURS.

ACTE PREMIER.



SCENE PREMIERE.
JULIE, MARTON.



MARTON.

VOUS soupirez, Madame ?

JULIE.

Ah Marton !

MARTON.

Vous aimez.

Je devine,
B ij

JULIE:

Que dis-tu ?

MARTON.

Plus je vous examine ,
Plus j'ai lieu de penser que l'Amour...

JULIE.

Mon cœur est à Damis.

Oui Marton,

MARTON.

Votre cœur a raison.

Comment , Damis , Madame ? aimable , jeune ,
riche ,

Vous vouliez le cacher ? Un pareil goût s'affiche.

JULIE.

Je l'aime ; mais je crains , Marton , qu'un si beau
feu ,

De mes cruels Tuteurs n'obtienne pas l'aveu.

MARTON.

La crainte par malheur n'est que trop bien fondée ;
Et même plus j'y rêve... aussi par quelle idée
Feu Monsieur votre Pere , à qui Dieu fasse paix ,
S'avisa-t'il , Madame , au jour de son décès ,
De vous assujettir aux volontés bizarres
De trois originaux dans leur espèce rares :
Tous trois divers d'humeur , de goût , de senti-
ments ,

Et qui n'ont en commun qu'un défaut de bon sens?
 Dites-moi, s'il vous plaît, par quel autre caprice,
 Voulant apparemment que la race finisse,
 Il vous défend d'aimer, & d'oser faire un choix,
 Qu'autant qu'il pourrait être approuvé de tous
 trois;

Mais c'est précisément le moyen infallible
 De vous rendre à jamais tout himen impossible.
 Trois Argus divisés du matin jusqu'au soir,
 L'un fait, l'autre défait, l'un veut blanc, l'autre
 noir;
 Les accorder entre eux, ce serait un prodige.
 Ce maudit Testament m'inquiète, & m'afflige.

J U L I E.

Quel supplice, Marton! mais ne pourrais-tu pas
 M'aider par ton esprit à sortir d'embaras,
 Inventer... Tu m'entends.... là.... quelque straté-
 gème?

M A R T O N.

Non, j'y perdrais mes soins.

J U L I E.

Ma douleur est extrême.

Ah! ma chère Marton.

M A R T O N.

Madame, y pensez-vous,
 Je pourrais essayer de guérir un jaloux,
 De corriger un fat, de fixer un volage,
 De polir un Sçavant, de rendre un Abbé sage;

B iv

De bannir loin d'un cœur un Etourdi qui plaît ,
 De rendre un Petit-Maitre, amoureux & discret ,
 De trouver deux Epoux brûlants des mêmes flam-
 mes ,
 De contraindre un moment l'amour propre des
 femmes ,
 Plûtôt que d'accorder les esprits & les cœurs
 De ceux que le Défunt vous donna pour Tuteurs.

JULIE.

Ils ont pour eux l'aveu de toute ma famille.

MARTON.

Oh ! vous courez danger de rester long-tems fille,
 Monsieur vous reservait ce trait pour le dernier ;
 C'était peu jour & nuit de l'entendre crier ,
 Pester, jurer, gronder , dans ses accès farouches,
 Contrôler nos rubans , nos pompons & nos mou-
 ches ;
 Industrieux dans l'art d'épargner un écu ,
 Nous contredire en tout , tandis qu'il a vécu ;
 Il fallait que sa fin répondit à sa vie ,
 Que Monsieur jusqu'au bout contentât sa manie ,
 Que par un ridicule il achevât son sort ,
 Nous désolât vivant , & nous désolât mort.

JULIE.

Si tu me promettais de seconder ma flame....

MARTON.

Oh ! Je vous le promets , & de toute mon ame ;

Mais quand (je vous l'accorde) un stratagème
heureux
Nous mettrait en état d'en gagner jusqu'à deux,
Le troisiéme toujours maître de son suffrage,
Par caprice & par goût détruirait nôtre ouvrage.

JULIE.

Je ne sçai... mais enfin j'espère un fort plus doux,
Je vois tous les écueils, mais l'amour est pour
nous.

MARTON.

Oui, Madame, l'amour se plaît dans les obstacles :
Si l'on en fit un Dieu, c'est qu'il fait des mira-
cles ;
Il brave les Tureurs, les maris & le fort ;
Le danger le réveille, & le calme l'endort.

JULIE.

Que je t'aime, Marton ! tu me rends l'espérance.

MARTON.

Monfieur Damis, fans doute est dans la confi-
dence ?

JULIE.

Il sçait notre embarras.

MARTON.

Et de chaque Tureur,
Il connaît les travers, le caprice, l'humeur :
Bv

JULIE.

Pas encore.

MARTON.

Il le faut , & je commence à croire
 Qu'il pourrait...oui...fort bien..en fortir à sa gloire.
 Damis a de l'esprit ?

JULIE.

Ah ! s'il en a , Marton !

MARTON.

Oui , puisque vous l'aimez il doit en avoir.

JULIE.

Non ;

L'Amour en sa faveur ne m'a point prévenue ,
 Et je n'ai pas été séduite par la vûe.
 Ah ! si tu l'entendais , Marton , quel sentiment !
 Que son ardeur pour moi s'exprime éloquemment !

MARTON.

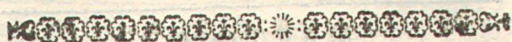
Oui... là.... de ce ton vrai qu'inspire la nature ?

JULIE.

Son caractère encore ajoute à sa figure ;
 C'est par-là que surtout il a sçu m'enflamer ,
 Le cœur seul , quand on pense , a droit de nous
 charmer.

MARTON.

Je conçois tout cela , mais le voici.



S C E N E I I.

JULIE , DAMIS , MARTON ,
CRISPIN.

D A M I S.

MA D A M E,
 Dissipez d'un regard le trouble de mon ame ;
 Envain j'ai réfléchi, j'ai formé cent projets ,
 Je ne puis sur aucun m'affurer du succès ;
 Je ne vois pour nos feux qu'un avenir funeste.

CRISPIN.

Un affreux désespoir est tout ce qui nous reste.
 Son chagrin... me chagrine, & j'ai le cœur si bon
 Que si je ne comptais sur l'esprit de Marton ,
 Cet esprit si fertile en intrigues secretes ,
 Cet esprit qui la rend la perle des Soubrettes ;
 J'irais, je crois me pendre au risque d'en
 mourir.

D A M I S.

Oui , ma chere Marton , si tu veux nous servir ,
 Tu peux tout espérer de ma reconnaissance.

CRISPIN.

Tien , regarde , Crispin sera ta récompense :

B vj

MARTON.

Le beau présent !

JULIE.

Marton, je n'espère qu'en toi.

MARTON, *les contrefaisant.*

*Marton, chère Marton... l'on a besoin de moi.
Ma foi, que les Amants font une sorte espèce!
Mais à quoi vous sert donc ce grand fonds de
tendresse,*

*Si, contens de gémir & de vanter vos feux,
Vous n'avez le secret de devenir heureux;
Si le moindre embarras qui vous parait à craindre,
Ne vous laisse d'esprit que celui de vous plaindre?
Vous me disiez si bien, j'espère un sort plus doux,
Je vois tous les écueils, mais l'Amour est pour nous.
Et qu'il vous serve donc, qu'il agisse; j'enrage,
Lorsque j'entends tenir ce doucereux langage,
Ce Dieu si réclamé quand on le prend au mot,
A besoin de Marton, & l'Amour n'est qu'un fort.*

DAMIS.

*Elle a raison, l'Amour est un fort mauvais guide;
Plus le mien est ardent, plus il me rend timide.
Un sentiment moins vif permet de réfléchir,
Nous laisse le sang froid qu'il nous faut pour agir.
Plus un objet nous plaît, plus il nous intéresse,
Souvent pour l'acquérir moins nous montrons
d'adresse.*

Un cœur indifférent prend bien mieux son parti.

Peut-être en pareil cas servirais-je un ami ;
Mais qu'on peut rarement se conseiller soi-même !
Plus j'aime, plus je crains de perdre ce que j'aime.
Cette image m'accable , & quand je veux songer
A former des projets pour sortir de danger ,
Malgré moi , cette crainte est tout ce qui m'oc-
cupe.

MARTON.

Mais avec tout cela vous en feriez la dupe.
Ce que vous avez dit, au fonds, est très-bien dit ;
Mais si j'aimais, je sens que j'aurais plus d'esprit ,
J'aurais pour l'intérêt , de Madame & le vôtre ,
Gagné les trois Tuteurs.

CRISPIN.

Oui.

MARTON.

Mais l'un après l'autre.
L'un , grand admirateur de toute antiquité ,
Croit que depuis mille ans le monde a radotté ,
Cent manuscrits rongés font sa bibliothèque ;
Souvent même , par goût , il s'habille à la Grec-
que.

Il n'admet au logis que de vieux médaillons ,
Des urnes , des trépieds , ou tels autres chiffons ;
Encor dans la maison n'ont-ils pas leur entrée ,
Que leur antiquité ne soit bien avérée ;
Mais comme il n'est doué que d'un discernement
Très-mince , à ce qu'on dit , on le trompe aisé-
ment.

Aussi sur tout cela, Dieu sçait comme on l'attrape
 Il croit avoir chez lui la barbe d'Esculape,
 Et je le vis hier payer, au poids de l'or,
 Le marteau d'un Cyclope, & la pique d'Hector.
 Quand Madame chez lui veut être bien reçue,
 Il faut que dans la peur de lui choquer la vûe,
 Elle aille en arrivant dans un vaste salon
 Tapissé des portraits d'Ajax, d'Agamemnon;
 Et de tous ces débris qu'avec soin il conserve,
 Avant de lui parler, s'habiller en Minerve.

DAMIS.

Voilà, je l'avouerais, le fou le plus complet...

MARTON.

Oh! Monsieur, demandez, je l'ai peint tel qu'il est.

L'autre est un autre fou que la mode gouverne.
 Rien ne lui paraît beau qu'autant qu'il est moderne;

Nouvelliste d'ailleurs par état & par goût;
 Il faut flatter son choix, & l'admirer en tout;
 Appuyer fortement ses moindres conjectures,
 Louer sa politique, être de ses gageures;
 Ne l'aborder jamais qu'une lettre à la main,
 En datte d'Edimbourg, de Rome ou de Pekin.
 La gazette surtout l'enchanté par le style.
 C'est-là qu'il a puisé sa politique habile.
 Il a pour la gazette un respect scrupuleux,
 Par jour il la médite au moins une heure ou deux,
 Pour elle son estime est enfin si complète,
 Que lorsqu'il est à table on lui lit la gazette.

CRISPIN.

Cet homme assûrement n'a pas tout-à-fait tort,
La gazette est très-belle, & je l'estime fort.

MARTON.

De plus, certain fripon, docteur en fourberie,
Affez gueux, m'a-t'on dit, mais riche en indu-
strie,
Dans l'esprit du bon homme a fait de tels progrès;
Que sans l'avoir encore observé de trop près,
Je ne risquerais rien à gager, que dans l'ame,
Il en veut fourdement à la main de Madame.

JULIE.

Et d'où sçais-tu cela ?

MARTON.

Du Valet du Vieillard
Qui m'a tout dit ; d'ailleurs par un heureux ha-
zard
Il connaît l'intriguant, il sçait à fonds sa vie,
Et s'il est amoureux, c'est du bien de Julie.

DAMIS.

Et quel est-il, Marton ?

MARTON.

De ces aventuriers
Qui se font appeller Marquis ou Chevaliers ;
Proneurs d'un mauvais ton dont ils font les apô-
tres,

Fripons autorisés pour découvrir les autres ,
 Fiers avec leurs égaux, & valets près des grands,
 En imposant aux fots par des airs importants ;
 Envieux par état , contents pourvû qu'ils cho-
 quent ,
 Beaux esprits s'il leur plaît, il n'est rien qu'ils
 n'escroquent ;
 Orateurs des Caffés , où se forma leur goût ,
 Qui partout rejetés , reparaissent par tout ,
 Intrépides d'ailleurs à déchirer les femmes ,
 Et laissant à leur dos payer leurs épigrammes.

D A M I S.

Et comment ce Valet , dont il est si connu ,
 Ne le démasque pas ?

M A R T O N.

Son Maître est prévenu ,
 Et quand il l'est , Monsieur , il l'est bien.

D A M I S.

Quelle adresse
 A-t'il pû mettre en œuvre ?

M A R T O N.

Il ment , il le caresse ,
 Le flatte à tout propos , le prévient.

D A M I S.

Je t'entens.
 Un tel homme ne peut en imposer long-tems.
 Mais le dernier Tuteur z...

MARTON.

Encor plus ridicule ;
 Aussi sôt dans son genre , & tout aussi crédule.
 Un Vieillard singulier qui s'occupe aujourd'hui
 A regretter les jours qu'il a passés chez lui ;
 Qui plein des Voyageurs , sa lecture ordinaire ,
 Dont il est fort avide , & qu'il ne comprend
 guère ,
 Ne parle avec respect que des peuples lointains,
 Chinois , Cochinchinois , Japonnais , Affricains,
 Voudrait avoir couru , les trois quarts de sa vie ,
 D'Amérique en Europe , ou d'Afrique en Asie ;
 Qui croit un Voyageur un homme vraiment grand
 Et qui porte , je pense , envie au Juif errant :
 D'ailleurs fort curieux des productions rares ,
 Que la nature étale en ces climats barbares ;
 Ne louant que les mœurs de l'Inde ou du Japon,
 Et grand admirateur du fameux *Robinson* .)

JULIE.

Hé bien de tout cela que prétends-tu conclure ?

MARTON.

Que Monsieur tour-à-tour doit prendre leur fi-
 gure ,
 Copier leurs travers , leur goût , leurs sentimens,
 Et s'affûrer par-là de leurs consentemens.

DAMIS.

A merveille , Marton ,

JULIE.

Marton que je t'embrasse.

CRISPIN, *embrassant aussi Marton.*

Permettez-moi tous deux d'avoir la même audace.

DAMIS.

A tromper ces Vieillards, j'ai bien quelque remord,
Mais ma vie en dépend, l'Amour est le plus fort,
Adieu, belle Julie.

MARTON.

Allez, mais au plus vite ;
Car nos trois surveillans, vont rentrer dans leur gîte :
Il vous est important qu'aucun ne vous ait vû.

DAMIS.

Va, ne crains rien, Marton, je leur suis inconnu.





S C E N E III.

JULIE, MARTON.

MARTON.

O U O I ! Damis fort à peine, & vous êtes
réveuse !
Voilà donc comme on est quand on est amoureuse
Mais c'est aimer cela comme l'on n'aime plus,
Ma foi vous irez loin après de tels débuts...
Mais je vois nos Tuteurs.

JULIE.

Ah ! fuions-les.





SCENE III.

LES TUTEURS, JULIE,
MARTON.

BAVARDIN.

JULIE ?

JULIE.

Que vous plaît-il, Monsieur ?

BAVARDIN.

Le Célibat t'ennuie,
Cela doit être au moins, & nous venons exprès
Délibérer ici sur tes vrais intérêts.
A ton âge, un Epoux est un mal nécessaire,
Il faut t'en donner un ; mais digne de te plaire,
Un homme essentiel. J'en connais un vraiment...

MARTON, *bas à Julie.*

Que vous avais-je dit ? C'est ce bel intriguant.

BAVARDIN, *continuant.*

A vous parler sans fard, ses biens sont assez minces,
Mais c'est un homme instruit des intérêts des Princes ;

Un homme! qui, je crois, est de tous leurs secrets,
 Qui sçait quand nous aurons ou la guerre ou la
 paix,
 Qui prédit nos traités, nos marches, nos mesures,
 Et ne donne jamais que des nouvelles sûres.
 Un homme! qui pourrait au besoin avec moi,
 Composer par avance une histoire du Roi:
 Un homme! qui s'occupe à fouiller nos chroni-
 ques,
 Et qui m'a démontré, par des faits authentiques,
 Que depuis Pharamond, & deux siècles avant,
 Quoiqu'on en ait écrit jusqu'aux jours d'à présent,
 Les Français n'ont jamais été battus?

MARTON.

La peste,

Quel homme!

BAVARDIN.

Outre cela, c'est qu'il est si modeste
 Qu'il ne songe pas même avec tous ses talens,
 A paraître à la Cour, à percer chez les Grands:
 Rien ne l'occupe moins que sa propre fortune;
 Mais il a ce qu'il faut du moins pour en faire une,
 Et ce serait toujours un des meilleurs partis,
 N'eût-il que le secret de faire des paris.
 Qu'en dis-tu?

JULIE.

Vous m'allez trouver extravagante;
 Mais je ne suis, Monsieur, que son humble ser-
 vante,
 Et je ne lui ferai s'il se peut rien de plus.

BAVARDIN.

Comment ?

ORGON.

Elle a raison ; j'approuve son refus.
 Le bel époux vraiment à donner à Julie,
 Qu'un ridicule, assez dépourvu de génie,
 Pour s'occuper toujours de semblables débats.

BAVARDIN.

Quoi donc ! les intérêts des plus grands Potentats !
 Les guerres ! les combats ! les traités ! . . .

ORGON.

Bagatelle ;

Qui ne mérite pas de troubler la cervelle.
 Parlez-moi de quelqu'un dont les vastes talens
 Percent quand il leur plaît dans l'abîme des tems ;
 Pour qui l'antiquité n'offre point de ténèbres ;
 Qui connaît ses débris, ses monumens célèbres ;
 Qui peut, à la faveur de ses nobles travaux,
 (*Avec enthousiasme.*)

Dérober à l'oubli le portrait d'un héros ;
 Qui traite avec respect les Sçavans les plus brus-
 ques,
 Enrichit sa maison de beaux vases Etrusques ;
 Qui distingue au coup d'œil leur usage & leur prix,
 Déchiffre habilement les plus vieux manuscrits ;
 Qui possède un Trépied ! des Couteaux victi-
 maires !
 Des urnes

BAVARDIN.

Le vieux fou qui vante ses chimères.

ORGON.

Peste de la Gazette & du sot qui la lit.

BAVARDIN.

Peste soit des Trépieds & du sot qui les fit.

ORGON.

L'extravagant !

BAVARDIN.

Le fat ! . . . La fureur me transporte ;
Je n'y peux plus tenir . . . Il vaut mieux que je
sois forte.La Gazette , morbleu ! *il sort.*

ORGON.

Les Trépieds ! le Cheval ,
Le butor !

MARTON.

Le débat est très-original.

ORGON à Julie.

Va , ne l'écoute point, Julie ; il faut qu'un homme
Connaisse les beautés de la Grèce & de Rome ,
Qu'il sçache distinguer un *Galba* d'un *Othon* ;
Qu'on respire l'antique en toute sa maison ;

Qu'il ait au moins chez lui quelque peu d'eau
lustrale,
Quelque petit morceau de lampe sépulchrale.
Conviens qu'un tel mari serait plus de ton goût,
Que tu l'adorerais.

JULIE.

Moi, Monsieur? Point du tout.

GERONTE.

Elle a ma foi raison, non pas que je n'estime
Autant, ou plus que vous l'antiquité sublime;

(à part.)

J'ai pour elle, (il faut bien applaudir le brutal)
Et pour ses monumens un respect sans égal ;
Mais je crois qu'un Sçavant amuse peu les femmes.
Je pense que le Ciel a versé dans leurs ames
Beaucoup d'affinité pour des plaisirs plus doux,
Que ceux que peut donner la Science. Entre nous,
Pensez-vous qu'en effet dans les momens noc-
turnes,

Elles feraient grand cas des Trépieds & des Ur-
nes ?

Il faudrait à Julie un époux moins sçavant ;
Mais d'une humeur égale, attentif, amusant,
Qui fit tout son bonheur de l'aimer, de lui plaire ;
Un honnête-homme enfin, tel qu'on n'en trouve
guère,

Sur tout dans ces climats. Je voudrais pour son
bien

Pouvoir la marier à quelque brave Indien,
Quelque honnête Chinois, quelque petit Bramine.

Ah !

Ah ! c'est là , c'est chez eux que la vertu domine :
 Mais du moins au défaut d'un aussi bon parti ,
 Je veux , ma chère enfant , te donner pour mari
 Un voyageur instruit des mœurs & des usages
 De ces peuples qu'à tort on a nommé sauvages.
 Quel agrément pour toi d'entendre ses recits ,
 De voir les raretés de ces charmans Pais ?

(Avec enthousiasme.)

Des Serpens ! des Oiseaux ! des Poissons ! des
 reptiles !

Des Fleurs ! des Calumets ! de petits Crocodiles !

Des insectes ! . . . Cela r'amuserait du moins :

Convienens qu'un tel parti te plairait ?

JULIE.

Encor moins.

GERONTE *piqué.*

Point du tout , encor moins. . .

MARTON.

Elle tranche un peu vite.

ORGON, *d'un ton ricanneur.*

Un petit Crocodile a pourtant son mérite.

GERONTE.

Une urne en a bien plus du moins aux yeux des
 foux.

C

ORGON.

Mon petit voyageur. . .

MARTON.

Messieurs, y pensez-vous ?

Allez-vous pour cela vous quereller encore ?

(à Orgon.)

Avez-vous oublié que c'est une Pécore ?

(à Géronte.)

Ce n'est qu'un animal, un imbécille, un sot.

Messieurs, faud-il ainsi se brouiller pour un mot,

Ne suivre, n'écouter que son premier caprice ?

Je vois qu'au fond du cœur vous vous rendez justice.

(à Orgon.)

S'offensa-t-on jamais des propos d'un Oïson ?

(à Géronte.)

Il radotte.

ORGON.

Il est vrai.

GERONTE.

Cette fille a raison.

MARTON.

Pourquoi donc vous fâcher ? Et quant à ma maîtresse,

Dont il paraît aussi que le refus vous blesse,

Peut-elle , malgré vous , se donner un mari ?
Il lui faut votre aveu pour choisir un parti.

(à *Orgon.*)

Un voyageur la choque à la mettre en colère.

(à *Géronte.*)

Elle prendrait la mort plutôt qu'un Antiquaire ;
Ainsi vous avez tort de vous mettre en courroux ,
Et c'est de votre choix qu'elle attend un époux.

GERONTE.

Où sans doute , c'est moi qui dois disposer d'elle,
Autrement point d'époux.

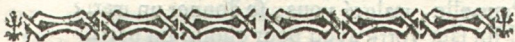
ORGON.

Songez , Mademoiselle ;
Qu'il faudra m'obéir , ou rester fille : Adieu.

MARTON.

Fort bien , Messieurs , fort bien ; vous allez voir
beau jeu.





SCENE V.

JULIE, MARTON.

JULIE.

LEs voilà donc partis : grace au Ciel je respire.
Vit-on jamais, Marton, un semblable délire ?

MARTON.

Il nous servira bien, si j'en crois mon projet.
Mais allons y rêver ; nous en verrons l'effet.





A C T E II.

SCENE PREMIERE.

DAMIS, MARTON, CRISPIN,
*portant une lanterne, & deux habits ri-
 dicules pour le travestissement de son mai-
 tre, & le sien.*

DAMIS, *transporté de joye, un consentement
 à la main.*

Nous avons fait, Marton, d'excellentes
 affaires.

MARTON.

Oui ?

CRISPIN.

Ma foi, tes conseils nous étaient nécessaires ;

C ij

Nous en avons aussi parleu bien profité.
Je suis dans une joie...

DAMIS.

Ah ! je suis enchanté.
Va, tu peux de ma part assurer ta Maîtresse
Que tout me réussit au gré de ma tendresse :
Je suis déjà muni d'un des consentemens.

MARTON.

Mais vous avez fort bien employé votre tems.
Et quel est le Vieillard qui dans le stratagème...

DAMIS.

Le Nouvelliste.

MARTON.

Quoi ! Bavardin ?

DAMIS.

Oui , lui-même.
A quatre pas d'ici, guidé par le hazard,
J'ai rencontré mon sot qui revait à l'écart,
Qui parlait, se taisait, & reparlait encore,
Traitait quelqu'un de fat, d'insensé, de pécore.

(*contrefaisant le ton de fausset du Vieillard.*)

» Ignorant, disait-il, le Mogol est en paix !
» Morbleu, j'irais plutôt au Mogol à mes frais,
» Que de venir ainsi débiter des sonnettes »

» Et d'oser jusques-là démentir les gazettes.
 J'avais deviné l'homme à cet emportement.
 Lui, toujours sans me voir, ajoute au même instant :

» Corbleu ! que j'avais fait une étrange folie
 » De songer à ce fat pour l'Himen de Julie ?
 A ce dernier propos qui me donnait beau jeu,
 Je m'écrie, » oui Crispin, le Mogol est en feu.
 A ce nom de Mogol qui frappe son oreille,
 Le Vieillard étonné me regarde & s'éveille.
 (contrefaisant toujours le Vieillard.)

» Vous savez donc, Monsieur, dit-il, d'un ton plus doux,
 » Les troubles du Mogol ? Comment ? En doutez-vous

Ai-je dit aussi-tôt ? Puis tirant une Lettre
 Que Crispin au hazard venait de me remettre :
 » Lisez, lui dis-je, elle est du grand Eunuque noir.

Le bonhomme ravi n'a plus voulu rien voir.
 Enfin pour t'abrèger, juge quel imbécille !
 Il m'embrasse Marton, il m'offre sa Pupille ;
 Moi je le prends au mot, & suis débarrassé.
 De ce maudit Rival dont j'étais menacé.

MARTON.

Continuez, Monsieur, payez d'effronterie,
 Jouez bien votre rôle, & vous avez Julie.
 Allons vite, Crispin, votre déguisement.

CRISPIN.

J'ai tout apporté.

Civ.

MARTON.

Bon , car voici le moment ,
Où quand notre Antiquaire a fini quelque'em-
plette ,
Il rentre à la maison.

CRISPIN, *donnant à son Maître un des
deux habits.*

Voilà votre toilette.
Voici la mienne aussi.

MARTON.

Cette lanterne-là
Est-elle aussi du compte ?

CRISPIN.

Elle nous servira.

MARTON, *riant du déguisement de Damis.*

Ha , ha , ha , ha , ha , ha , le bifare équipage !

DAMIS.

Il s'accorde fort bien avec mon personnage.

MARTON, *continuant de rire.*

Ha , ha , ha , ha , ha , ha.

CRISPIN *se regardant.*

Hi , hi , hi , hi , hi , hi.

DAMIS.

Mais devant nos Tuteurs ne vas pas rire ainfi.

CRISPIN.

Oh ! je ſçais trop , Monſieur , qu'il ne faudra pas rire.

Hi , hi...

DAMIS.

Comment Bourreau.

CRISPIN.

Souffrez que je respire.

Hi , hi... Je ris , Monſieur , pour la dernière fois.

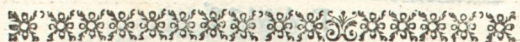
MARTON.

Qui vous reconnoitrait ſous ces habits ? Je crois Que ma Maîtreſſe même aurait peine à le faire ; Mais je ſors , à fa toux j'entends notre Antiquaire.

CRISPIN.

Va , le bonhomme en tient , incontestablement.





S C E N E II.

DAMIS , ORGON , CRISPIN.

ORGON, *au fond du Théâtre.*

C'EST bien cher. Mais n'importe : un si beau monument
 Ne peut trop s'acheter. Mais que vois-je ? Deux
 hommes
 A ma porte.

CRISPIN.

Monsieur ne fait pas qui nous sommes.

ORGON.

Ni ne veux le savoir. Cet habit singulier
 N'annonce rien de bon.

DAMIS.

Il est particulier,
 Mais il en a, Monsieur, d'autant plus de mérite
 Et nous venons tous deux vous rendre une visite

ORGON.

Une visite, à moi ?

CRISPIN.

Sans doute , à vous.

DAMIS.

On dit ,
Et c'est faire en deux mots connaître votre es-
prit ;
Que vous avez , Monsieur , pour ce qu'on nom-
me antique
Une amitié qu'on peut appeller simpatique ;
Que l'un de vos plaisirs , & même le plus doux ,
Est de vous occuper à rassembler chez vous
Le peu d'antiquités que vous pouvez connaître.

ORGON.

Mais j'en connais beaucoup.

DAMIS.

Monsieur , cela peut-être ;
Mais comme de tout tems je m'en occupe aussi ,
Et que jusqu'à présent j'ai toujours réussi ,
Je crois , sans me vanter , en avoir quelques-unes
Qui pourraient vous manquer , & ne sont pas
communes.

ORGON.

Et Monsieur les vendrait aparament ?

DAMIS.

Non pas.
J'en connais trop le prix & j'en fais trop de cas.
L'antiquité , Monsieur , fut ma première étude.

C. vj.

CRISPIN, *d'un ton suffisant.*

Moi, sans trop me flatter, j'en ai quelque habitude.

DAMIS.

Et comme en arrivant j'apprends que notre goût
Est le même à peu près, ou pour mieux dire en
tout,
Je venais admirer ces monumens...

ORGON.

De grâce,
Souffrez qu'auparavant, Monsieur, je vous embrasse:

Quoique de vos trésors je sois un peu jaloux,
Je suis heureux de voir un homme tel que vous,
Et vous êtes vous-même un trésor. A votre âge,
Aimer l'antiquité! c'est être vraiment sage;
Mais dites-moi, Monsieur, d'où vous vient cet
habit?

C'est sans doute un antique!

CRISPIN.

On vous le garantit;
Mais d'une antiquité, Monsieur, si fort... antique,
Là... d'une antiquité... d'autant plus authentique...
Qu'on voit assurément que rien n'est moins nouveau.

Hé bien, malgré cela, convenez qu'il est beau.

ORGON.

Ah ! s'il est beau !

CRISPIN.

D'ailleurs , c'est qu'il est si commode ?
Vraiment il fut un tems qu'il était à la mode ;
Mais il faut remonter à deux mille ans au moins.

ORGON.

Deux mille ans !

CRISPIN.

Oui, Monsieur, j'en aurais des témoins.
En fait d'antiquité mon Maître est un bon juge,
Demandez....

DA MIS, *froidement.*

Cet habit vient du tems du Déluge.

ORGON.

Du Déluge !

CRISPIN.

Comptez, je vous l'avais bien dit.

ORGON.

Comment ! c'est un bonheur d'avoir un tel habit.
Du Déluge morbleu !

CRISPIN.

Les preuves sont complètes,
Et Noé le portait le Dimanche & les Fêtes.

ORGON.

Du Déluge ! Monsieur, peut-on vous demander,
Comment, par quel secret il a pû se garder ?

GRISPIN.

Les étoffes d'alors valaient mieux que les nôtres.

DAMIS.

Sans doute ; & pour juger de ces tems - là par
d'autres,

Ne voyons-nous pas bien que tout a dé péri ?

Tout semble n'exister aujourd'hui qu'à demi.

On voit que par degrés le monde dégénère ;

Notre siècle extravague à me mettre en colere :

Tous nos petits Auteurs, si fiers de leurs succès,
Sont pour les gens sensés de vrais colifichets.

Une métaphisique où le jargon domine,

Souvent imperceptible, à force d'être fine,

Du clinquant, honoré du nom de bel esprit :

Voilà ce qui décide en faveur d'un écrit.

ORGON.

Il est vrai.

DAMIS.

Croiriez-vous que nous venons d'Athènes ;

Sur un simple rapport qu'autrefois Diogène,

(Monsieur, vous connaissez sans doute un si
grand nom)

Ce Philosophe Grec....

ORGON.

Si je le connais ? bon !
 J'ai lû plus de cent fois tout ce qui le concerne.
 Hé bien , que Diogène ?...

DAMIS.

Y laissa sa lanterne ,
 Et qu'on pourrait encore la retrouver. Je pars ,
 Jé m'embarque & , Monsieur , après mille hazards ,
 La voilà.

ORGON , transporté.

La voilà !

CRISPIN.

Lanterne respectable ,
 Que tu nous a couté ?

ORGON.

C'est un homme admirable.

(à part.)

Monsieur , si vous vouliez... il ne voudra jamais.
 Après tant de périls & les pas qu'il a faits.

(haut.)

Si dis-je , vous vouliez m'abandonner , me ven-
 dre

Ce trésor... je sens bien que j'ai tort d'y préten-
 dre ;

Mais ce ferait , Monsieur , me faire un grand ca-
 deau ;

Jugez , Messieurs , j'allais acheter son tonneau ;

Je le trouvais trop cher , mais j'allais m'y refou-
dre.

DAMIS, *froidement.*

Quoi ! Monsieur...

ORGON, *désolé.*

Puissai-je être écrasé de la foudre ;
Malheureux que je suis ! je l'avais bien prévu.
Concevez-vous , Monsieur, quel plaisir j'aurais eu
De pouvoir réunir deux morceaux aussi rares ?

CRISPIN.

Vraiment , je le crois bien.

ORGON.

Si vous n'êtes barbares....

DAMIS, *feignant de se concerter avec
Crispin.*

La lanterne , Crispin , perd un peu de son prix ,
Si le tonneau nous manque.

CRISPIN.

Il est vrai.

DAMIS.

Des amis
M'avaient fait espérer de le trouver à Rome.

CRISPIN, *d'un ton d'érudition.*

C'est à Rome en effet que mourut ce grand homme.

DAMIS.

J'étais prêt à partir pour l'acheter. De-là,
Comme il ne me manquait juitement que cela,
J'avais fait le projet de repasser en France,
D'y jouir en repos d'un cabinet immense,
Et de m'y marier.

CRISPIN.

Il faut faire une fin.

ORGON.

De vous y marier ?

DAMIS.

Oui, c'étoit mon dessein.

ORGON.

Se marier ! Qu'entends-je ? Il me vient une idée
Heureuse, & qui d'ailleurs me paraît bien fondée.
(*à part.*)

Avec le peu de bien dont je jouis encor,
Je ne pourrais jamais acheter ce trésor.
L'argent coute si cher ; le jeter, c'est folie !
Si j'osais me flatter qu'il acceptât Julie !

(*haut.*)

Monsieur, je crois avoir votre fait.

D A M I S.

Hé ! comment ?

O R G O N.

(à part.)

O Ciel ! fais qu'il se prête à cet arrangement !

*haut.*J'ai sous mes loix, Monsieur, une jeune Pupille,
Aimable, belle, riche, & d'une humeur docile.D A M I S, *d'un ton de dédain.*

Jeune, me dites-vous ?

O R G O N.

Oui, Monsieur,

D A M I S.

Mais tant pis.

C R I S P I N.

Oui, nous l'aimerions mieux avec des cheveux

gris,

Cela ferait plus beau, plus antique.

O R G O N.

(à part.)

Ah ! je tremble,

*(haut.)*Il a parbleu raison ; mais, Monsieur, il me sem-
ble

Que vous pourriez un peu sur cet article-là....

CRISPIN.

Sans doute , avec le tems ce défaut passera.
Je veux à foixante ans lui voir un port de Reine.

DAMIS.

Ah , si c'était encore une beauté Romaine !

ORGON.

Vous l'en aimeriez mieux ? hé bien , j'en suis ravi.
Elle en a tous les traits.

CRISPIN.

Oui-dà ?

ORGON.

Si ce parti

Pouvait vous convenir...

CRISPIN.

Vraiment , c'est quelque chose.

DAMIS, *d'un ton d'irrésolution.*

Oui... mais l'Himen...

ORGON.

Je sçais quand je vous la propose,
Que si vous l'acceptez , vous lui faites honneur,
Et je vous le demande à titre de faveur.
C'est faiblement , Monsieur , vous payer la lan-
terne ;
Ma Pupille est pour elle un prix bien subalterne ;

Mais, vous ne m'en cedez au fond que l'usufruit,
Vous la retrouverez à ma mort.

CRISPIN.

C'est bien dit.

ORGON.

Et nous aurions, Monsieur, le plaisir d'être en-
semble.

Le goût, les sentimens, l'humeur, tout nous ras-
semble,

Et d'ailleurs l'amitié...

DAMIS, *lui donnant la lanterne.*

C'en est fait, j'y consens :

L'amitié sur mon cœur a des droits si puissans....

ORGON, *baisant la lanterne.*

Le mien ne peut suffire aux transports de ma joye:

Beni soit à jamais le Ciel qui vous envoie ;

Mais si par un dédit... excusez-moi, Monsieur,

Si je parais encor douter de mon bonheur,

Nous confirmions tous deux ce charmant Hime-
née.

DAMIS.

Soit, j'y consens encor.

CRISPIN.

Voyez la destinée

Vous allez à présent acheter le tonneau.

ORGON.

Je ne veux pas manquer ce précieux morceau :

(à *Damis.*)

Entrez Monsieur, entrez & nous allons conclure.

DAMIS à *Crispin.*

Attends-moi, je reviens après la signature.



SCENE III.

CRISPIN *seul.*

BON, déjà l'Antiquaire est pris dans nos filers;
 Aa toi, vive Crispin pour les brillans projets !
 Lanterne, que jadis alluma Diogene
 Pour chercher vainement un Sage dans Athène,
 Sage qu'il n'eût pas mieux découvert dans Paris,
 Il le faut avouer, tu nous a bien servis.
 Diogene avec toi n'en fut pas plus habile,
 Et Crispin a trouvé l'art de te rendre utile.



SCÈNE IV.

DAMIS, CRISPIN.

(Pendant cette Scène ils quittent tous deux leurs déguisemens.)

DAMIS.

LE dédit est signé, Crispin, je suis ravi.
Allons, vite, quittons ce déguisement-ci.

CRISPIN.

Voici le dernier choc; encor une victoire,
La pupille est à nous.

DAMIS.

Du moins, j'ose le croire;
Il n'est pas naturel de perdre à si beau jeu.

CRISPIN.

Mais, Monsieur, quelqu'un vient, éloignons-
nous un peu.

(Ils se retirent au fond du Théâtre.)



S C E N E V.

GERONTE, DAMIS,
CRISPIN.

GERONTE *un Livre à la main.*

MAUDITS soient les fâcheux & leurs tristes
visages ;

A peine dans une heure, ai-je encor lû deux pages.
Je prétends jusqu'au soir demeurer seul ici.

(*ouvrant son Livre.*) (*apercevant Crispin
qui lui fait des reverences.*)

J'en étais ... à Congo... Mais qui sont ces gens-ci ?

CRISPIN.

De fameux Voyageurs, & comme on n'en voit
guères,
Monsieur.

GERONTE.

Et vous venez ? . . .

DAMIS.

Pour vous parler d'affaires.

Une jeune beauté dont vous êtes tuteur,
Julie a pour jamais sçu captiver mon cœur.

Vous savez à quel point, Monsieur, elle est aimable !

Je viens vous conjurer de m'être favorable.

GERONTE.

Le nom de voyageur a pour moi tant d'appas,
Que sur ce titre seul je n'hésiterais pas ;
Mais, dites-moi comment vous connaissez Julie ?

DAMIS.

Pour le dire en deux mots ... Je revenais d'Afie ;
Car autant que j'ai pû ... J'ai toujours voyagé.

GERONTE.

Voyagé ! quel bonheur ! vous êtes affligé
D'avoir fini si-tôt. ...

DAMIS.

Fini, moi ! Dieu m'en garde ;
Et n'était la saison, Monsieur, qui nous retarde,
Je serais déjà loin. A mon gré c'est mourir
Que de rester chez soi. Quoi, vivre sans courir !
J'espère bien encor, si le vent nous seconde,
Avoir fait en deux ans trois fois le tour du monde,
Et retourner encore au Monomotapa.
Je mourrais aujourd'hui sans cette atrente-là.

GERONTE.

Au Monomotapa ? Je ne me sens pas d'aïse.
C'est donc un beau Pays ?

CR ISPIN.

CRISPIN.

Il est, ne vous déplaise,
Plus beau que celui-ci.

GERONTE.

Va, j'en suis convaincu.

DAMIS.

S'il est beau ! mais sans lui c'est que l'on n'a
rien vû.

C'est là, Monsieur, c'est là qu'on trouve des
génies ;

On y fait comme ici des Vers, des Comédies,
Des Chançons, des Ballets. . . .

GERONTE.

Au Monomotapa ?

CRISPIN.

Oui, Monsieur, on y fait jusqu'à des Opéra.

GERONTE.

Des Opéra !

DAMIS.

Sans doute, & bien meilleurs qu'en France.
La Musique sur tout est charmante.

CRISPIN.

Et la Danse !

GERONTE.

Et l'Orchestre ?

DAMIS.

L'Orchestre est admirable aussi.
Les Spectacles d'ailleurs sont plus décens qu'ici ;
On n'y voit ni rumeurs, ni reflux, ni cabales,
Les Danseuses sur-tout sont autant de Vestales.

D

GERONTE

Pouvez-vous maintenant aller à l'Opéra ?

DAMIS.

Moi ? Je n'y vais jamais.

GERONTE à *Crispin qui bat des entrechats.*

Hé que fais-tu donc là ?

CRISPIN.

Je répétais un pas d'une Danse Huronne.

GERONTE.

Comment ?

DAMIS.

C'est qu'il la danse aussi-bien que personne :
Il pourrait au besoin en donner des leçons.

CRISPIN.

Ah, les honnêtes-gens que Messieurs les Hurons !

GERONTE avec admiration.

Sans doute. Leurs vertus sont encor dans leur force,

Au lieu que parmi nous on n'en a que l'écorce.

DAMIS.

Voilà pourquoi le Ciel moins prodigue envers nous,

Leur a donné des biens dont nous serions jaloux ;
Des secrets surprenans, des raretés uniques.

CRISPIN.

Des remèdes certains . . . mais doux & pacifiques.
De ces remèdes . . . là . . . qui guérissent. Enfin,
On y meurt de son mal, jamais du Médecin.
Ce n'est pas comme ici ; nous sommes les fau-
vages.

GERONTE:

Ce garçon parle d'or.

CRISPIN.

J'ai vû certains breuvages
Opérer des effets que vous ne croiriez pas.

GERONTE.

Moi ?

CRISPIN.

Vous ! J'ai rapporté de ces heureux climats
Un élixir divin. Ah ! quel plaisir extrême
Si je pouvais , Monsieur , l'essayer sur vous-
même :
Près de cet élixir, l'eau de goudron n'est rien ;
Mais , malheureusement , vous vous portez si
bien !

GERONTE.

Mais pas si bien.

CRISPIN.

Tant mieux. Comptez sur mon service ;
Deux flacons de mon eau vous rendraient un
novice ,
Un jeune adolescent ; vous pourriez au besoin
Vous faire un héritier ... en m'en donnant le soin.
La Sultane d'Agra , quoique laide & caduque ,
Dans le tems qu'au Serrail je lui servais ... d'Eu-
nuque ,
Avec cet élixir aurait eu des enfans ,
Et je l'aurais fait vivre encor plus de cent ans.

GERONTE.

Encor plus de cent ans !

CRISPIN.

Moins quelques mois peut-être.

D ij

Je ne suis cependant qu'un sot près de mon maître;
Il ne doit qu'à lui seul cet excès de fanté.
Voyez ce coloris.

GERONTE *transporté de joie.*

Ah je suis enchanté.

[à part.]

Quel homme ! & que le Ciel à propos me l'adresse
Moi qui touche aux glaçons de la triste vieillesse.
Je suis sûr avec lui de l'immortalité.

[haut.]

Monsieur, votre entretien, ma curiosité
Nous ont jusqu'à présent écartés de Julie :
Hé bien, vous disiez donc qu'au retour de l'Asie.

D A M I S.

L'amour guida mes pas, j'arrivai dans ces lieux ;
Pouvais-je me soustraire au pouvoir de ses yeux ?
Elle a cet enjouement qui plaît en Italie ;
Ce port majestueux qui charme en Circassie ;
Ces traits fins, délicats, ce brillant coloris,
Cet œil vif, animé qu'on recherche à Paris ;
Cet air de liberté, l'ornement des Françaises ;
Cet éclat de blancheur naturel aux Anglaises ;
Un pié qui dans Pekin n'aurait pas de rival,
L'esprit. . . Oh ! pour l'esprit je n'ai rien vu
d'égal :

Enfin tout l'univers soupirerait pour elle ;
Il n'est pas de climat qui ne la trouvât belle.

GERONTE *enchanté.*

Ah ! que je vais l'aimer !

D A M I S.

Vous connaissez mes feux,
C'est de vous que dépend le succès de mes vœux,
Tout mon espoir enfin.

GERONTE.

Vraiment, j'en suis fort aise,
 Je me tiens honoré, Monsieur, qu'elle vous plaîse,
 Et vous méritez bien de captiver son cœur.
 Si je pouvais moi seul faire votre bonheur,
 Vous feriez dès ce soir le mari de Julie;
 Mais malheureusement elle est assujettie
 A deux autres Tuteurs quinteux, extravagans,
 Et je ne répons pas de leurs consentemens.

DAMIS *marquant un peu d'embarras.*
 Mais vous pourriez toujours en m'assurant du
 votre . . .

Empêcher que leur choix ne tombât sur un autre;
 Ou . . . s'ils lui proposaient de choisir un époux,
 Elle rejetterait son défaveu sur vous;
 Ce prétexte du moins . . . lui servirait d'excuse.

GERONTE.

Oui . . . vous avez raison.

DAMIS.

Cette innocente ruse
 Pourrait l'aider, je crois, à s'en débarrasser.

CRISPIN.

Je suis de cet avis.

GERONTE.

Mais c'est fort bien penser.

DAMIS.

N'êtes-vous pas son Maître aussi-bien qu'eux ?

GERONTE.

Sans doute.

CRISPIN.

Ma foi, pour réussir il n'est pas d'autre route.

D iij

GERONTE.

Et d'ailleurs je me venge en les bravant.

CRISPIN.

Fort bien.

GERONTE.

L'avis de ces Messieurs ne fut jamais le mien ,
Quel dépit ils auront !

CRISPIN.

Ils s'en pendront peut-être.

GERONTE.

Enfin j'ai mes raisons pour obliger ton maître.

[*Il s'approche d'une table pour écrire le consentement.*]

Voici précisément ce qu'il faut. Ecrivons.

CRISPIN.

Il me semble déjà que j'entends nos oisons.

GERONTE *écrivant.*

[*à Crispin qui se tient familièrement à ses côtés.*]
Je veux qu'il mette au jour ses différens voyages.

CRISPIN.

Je me charge , Monsieur , du détail des naufrages ,
C'est mon genre.

GERONTE *achevant d'écrire.*

Comment se nomme-t-il ?

CRISPIN.

Damis.

GERONTE.

Bon ! j'ai connu son père , & nous étions amis.

[à *Damis.*]

Votre nom iussifait pour fonder mon suffrage ;]

[*Il lui donne le consentement.*]

Tenez , Monsieur , lisez.

DAMIS *après avoir lu.*

Cet écrit m'encourage.

GERONTE.

Nos Tuteurs vont gronder : Hé bien , tant pis
pour eux.

C'est un plaisir de plus de les choquer tous deux.
Mais attendez ... Fort bien ... Je réponds de
la chose ;

Malgré les préjugés , le mérite en impose :
Jamais ils ne pourront vous refuser leur choix ,
Et vous allez , Monsieur , nous réunir tous trois.
Que j'aurais de plaisir à finir cette affaire
Dès ce soir !

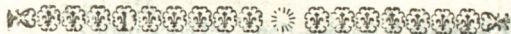
CRISPIN *ironiquement.*

Mais vraiment , cela se pourra faire.

GERONTE.

Bon. Je vais les chercher , il ne faut qu'un mo-
ment.

Attendez-moi tous deux dans mon appartement :
Quand il en fera temps je vous ferai paraître.



S C E N E VI.

GERONTE *seul.*

J E rends grace au hazard qui me l'a fait con-
naître.

Que je vais avec lui... quelqu'un vient.



SCENE VII.

GERONTE, JULIE, MARTON.

GERONTE.

MON enfant !
Je veux sur ton bonheur te faire un compliment.

JULIE.

Hé quel bonheur, Monsieur ?

GERONTE.

Que tu seras contente !

Je te donne un Epoux, un homme qui m'enchar-
te.

JULIE.

Un Epoux ?

GERONTE.

Oui, ma fille ; un fameux Voïageur,
Et qui te fera voir bien du pays.

MARTON.

Monsieur,
Comment le nomme-t'on, s'il vous plaît ?

GERONTE.

La future

Va l'apprendre à l'instant, car nous allons con-
clure.C'est un homme accompli qui l'aime, & qui d'ail-
leurs

La charmera dabord , ainsi que nos Tuteurs.
Je vais... mais les voici.

JULIE.

Marton , que vais-je apprendre ?



SCÈNE VIII.

LES TUTEURS, JULIE, MARTON.

ORGON à *Bavardin*.

VOUS pouvez l'assurer qu'il a tort d'y prétendre ;
Il ne l'obtiendra pas.

BAVARDIN *vivement*.

Je soutiendrai mon choix.

GERONTE *d'un ton de confiance*.
J'en ai fait un qui va nous accorder tous trois.

ORGON.

Vous ?

GERONTE.

Moi.

BAVARDIN.

Chançons.

GERONTE.

Messieurs...

ORGON.

Pourquoi tant de redites ?

GERONTE.

Mais encore une fois...

ORGON *en colère.*

Le bien que vous m'en dites

Ne m'obligera pas à changer de projet ;

Je me suis engagé par écrit, qui plus est.

BAVARDIN.

Et moi par un dédit.

GERONTE.

J'ai fait la même chose,

(*Vivement entre les trois Tuteurs.*)

Et si vous connaissiez celui que je propose...

ORGON.

Non, ce sera le mien.

BAVARDIN.

Je n'en démordrai pas.

GERONTE.

Parbleu, ni moi non plus.

ORGON.

Nous verrons.

BAVARDIN.

Quel fracas !

La dispute entre nous devient fort inutile.

GERONTE.

Vous n'auriez pû, morbleu, mieux choisir entre mille ;

Du moins, vous l'allez voir... venez, venez, Monsieur.

SCENE DERNIERE.

DAMIS, CRISPIN, & les Acteurs
précédens.

ORGON.

ME trompai-je ?

BAVARDIN.

Que vois-je ?

JULIE.

Ah ! Marron.

MARTON.

Quel bonheur !

BAVARDIN.

Mais, c'est mon nouvelliste.

ORGON *avec emportement.*

Ah ! c'est mon Antiquaire.

[*Ils se disputent mutuellement Damis.*]

GÉRONTE *avec confiance.*

Non, c'est mon Voyageur, Messieurs, sans vous déplaire.

DAMIS.

Non, Messieurs. Puisqu'il faut vous parler franchement,

Mon rôle est achevé, je ne suis qu'un Amant.

J'ai pour vous accorder eu recours à la ruse ;

(*montrant Julie.*)

Mais j'étais amoureux, & voilà mon excuse.

ORGON.

Ah, Ciel !

GERONTE.

Après ce tour à qui donc se fier ?

BAVARDIN.

M'avoir ainsi joué ! le trait est singulier.

(Ils sortent en colère.)

DAMIS à Julie.

Venez , que votre main comble mon espérance.

JULIE.

Ah ! vous êtes bien sûr de ma reconnaissance.

MARTON.

Je l'avais bien prédit , l'amour est le plus fort ;
Quand il conduit la barque , elle arrive à bon
port.

FIN.

APPROBATION.

J'ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier une Comédie qui a pour titre , *Les Tuteurs* ; & je crois que l'on peut en permettre l'impression. A Paris , ce 25 Novembre 1754.

CREBILLON.

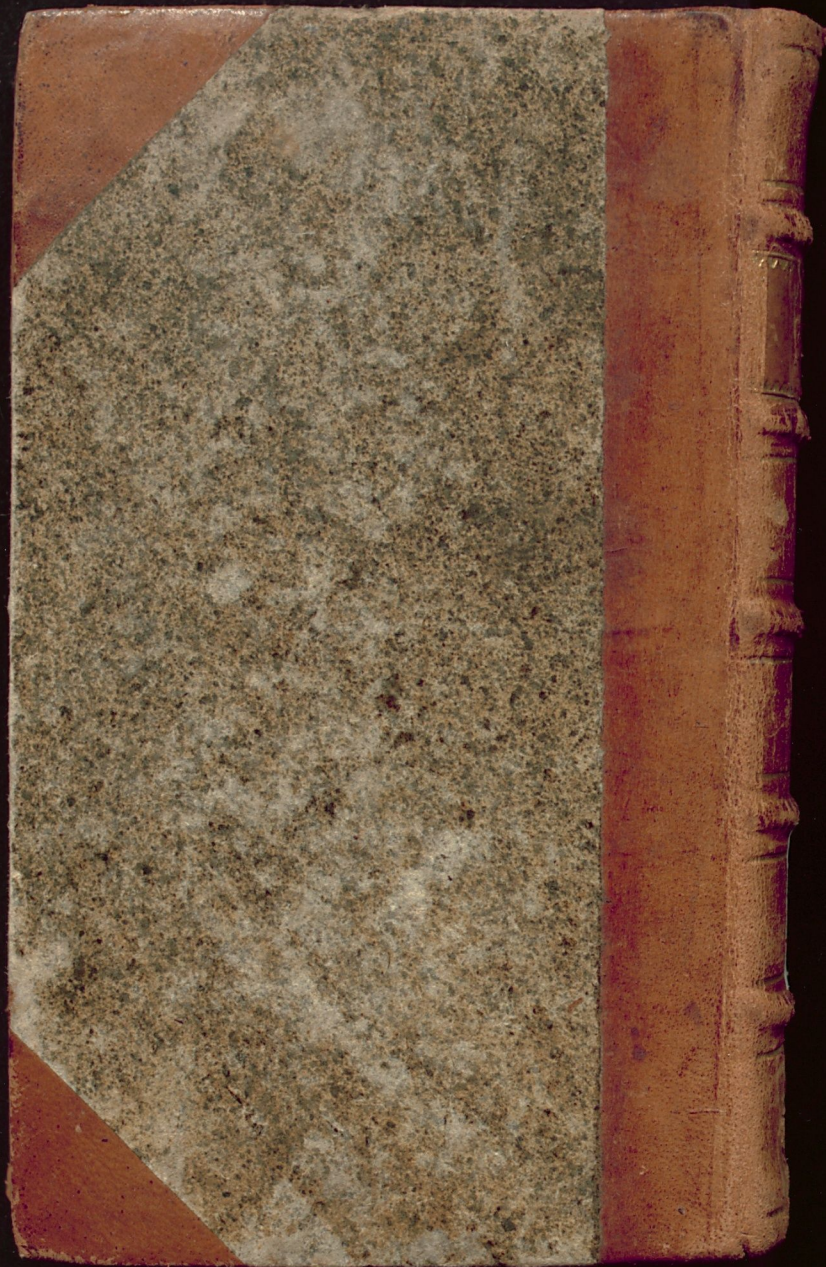
3
AB: 154627

X2599 289

De 3909^y

10/17 = 00







LES
TUTEURS,
COMÉDIE EN DEUX ACTES
ET EN VERS.

Représentée pour la première fois par les Comédiens
Français ordinaires du Roi le 5 Août 1754.
Et remise au Théâtre le 25 Novembre de la
même année.

Par M. PALISSOT DE MONTENOY;
de la Société Royale & Littéraire de
Lorraine.

Le Prix est de 30 fois.



A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue
S. Jacques, au-dessous de la Fontaine
S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LV.

Avec Approbation & Privilège du Roi